

Zeitschrift: Édicateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 38 (1902)
Heft: 25

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

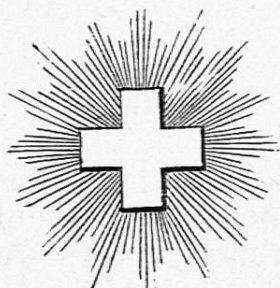
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE : *L'Antarctide*. — *Opinion de Sainte-Beuve sur l'orthographe*. — *Chronique scolaire : Jura bernois, Valais, Vaud, Allemagne*. — *Bibliographie*. — PARTIE PRATIQUE : *Une leçon d'épellation*. — *Narration enfantine : Les trois paresseux*. — *Composition : Les foins. Le pinson*. — *Lecture : Contemplation du ciel étoilé*. — *Agriculture*. — *Récitation*. — *Dictées*.

L'ANTARCTIDE

Il n'est pas d'usage à l'école de décrire longuement les régions antarctiques. Le temps presse et le maître préfère, avec raison, consacrer ses leçons aux contrées où vivent les hommes. La zone antarctique est en dehors de l'œcumène, c'est-à-dire de la partie habitée de la Terre ; aussi sollicite-t-elle peu l'attention. L'œcumène s'avance très loin du côté du pôle nord ; là, sa limite est déterminée par le climat ; une tribu d'Esquimaux, la plus septentrionale, vit encore sur la côte groenlandaise du détroit de Smith, par 78° $\frac{1}{2}$ de latitude nord, en un point où le soleil reste caché pendant environ trois mois chaque année. Dans l'hémisphère austral, il n'en est pas de même ; les hommes y ont été arrêtés dans leur expansion par la configuration même des terres. La limite sud de l'œcumène passe par l'extrémité méridionale de l'Amérique, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande ; plus au sud, les îles isolées, dont le climat relativement froid annonce les approches de la mer Glaciale antarctique, n'ont jamais servi jusqu'ici de lieu d'habitation à une population permanente. La ville la plus méridionale du monde, Punta Arenas, sur le détroit de Magellan, est située par 53°10' de latitude sud ; elle se trouve par conséquent à une distance du pôle sud à peu près égale à celle qui sépare Brème du pôle nord,

Ainsi les régions polaires arctiques sont d'accès moins difficile que la zone antarctique, car les expéditions y sont assurées d'une base d'opération et de points de refuge plus rapprochés de leur champ d'action. Tandis que, du côté du pôle nord, Nansen a atteint en 1895 la latitude de 86°14', et Cagni, en 1900, celle de

86°33', la latitude extrême à laquelle l'homme soit parvenu dans la mer Glaciale antarctique est seulement de 78°50'.

Peu nombreux sont les navigateurs qui ont touché ou dépassé le cercle polaire austral. Jusqu'à une époque récente, Cook (1772-1775), Bellingshausen (1819-1821), Weddell (1823), Biscoe (1830-1832), Kemp (1834), Balleny (1839), Dumont d'Urville (1839-1840), Wilkes (1840), James Ross (1840-1843) étaient les principaux voyageurs qui avaient poussé leurs itinéraires de ce côté. À peine doit-on citer Nares qui, en 1874, lors de la grande expédition du « Challenger », navire qu'il commandait, reconnut les glaces et effectua des sondages dans les parages du cercle polaire. Nos connaissances sur les régions antarctiques sont donc très rudimentaires. Lorsqu'en 1898, M. Fricker voulut illustrer son beau livre, intitulé : *Antarktis*, il dut recourir principalement aux dessins de Dumont d'Urville et de James Ross.

Toutefois la publication même de cet ouvrage était une preuve que la reconnaissance du monde antarctique revenait à l'ordre du jour. En effet, depuis plusieurs années déjà, les géographes, particulièrement les savants allemands et anglais, l'étudiaient et la discutaient dans les revues et dans leurs congrès. L'intensité de l'exploration, spécialement en Afrique, en Asie et dans la zone polaire et boréale, la célébration, en 1892, du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique et les nombreuses publications relatives à l'histoire des voyages, auxquelles cette commémoration donna lieu, tout cela créa un mouvement dont les régions antarctiques bénéficièrent.

D'ailleurs, par suite du développement toujours plus marqué que prend la grande pêche dans les mers australes à mesure que les mers boréales se dépeuplent, c'est un devoir pour les grandes puissances maritimes de faire reconnaître les espaces nouveaux sur lesquels vont opérer les baleiniers. Mais, tout en insistant sur cette considération d'ordre pratique, les géographes se placent sur le terrain de la science. L'étude du magnétisme terrestre est directement intéressée à l'exploration de la zone antarctique ; la météorologie en retirera un avantage considérable, car il est admis aujourd'hui qu'elle ne pourra formuler des lois offrant une réelle probabilité que lorsqu'on connaîtra le régime des températures, des pressions barométriques, des vents et des courants dans les hautes latitudes australes ; la géologie y trouvera des clartés nouvelles et indispensables à l'explication de l'histoire du globe ; et pour les glaciologistes, quel champ immense d'observations ! Tenez compte enfin de notre désir de savoir, de la curiosité qui, invinciblement, pousse l'homme à connaître au moins tous les coins de sa prison terrestre, trop petite à son gré, et vous comprendrez pourquoi des savants et des marins ne craignent pas de s'aventurer, au péril de leur vie, dans les immenses solitudes antarctiques.

Les expéditions les plus récentes sont celles de Gerlache et de

Borchgrevink, qui ont marqué la fin du siècle écoulé. Le récit en a été fait et les résultats commentés dans plusieurs publications importantes¹. L'expédition belge de Gerlache (1898-1899) est la première qui ait hiverné au sud du cercle polaire austral; son navire, la « Belgica », est resté pendant de longs mois pris dans la banquise et ce n'est qu'à grand'peine qu'ils s'en est dégagé. L'exploration a porté sur les terres situées au sud de l'Amérique, particulièrement sur la Terre de Graham et les îles voisines. Le Norvégien Borchgrevink, dont le navire, du nom de « Southern Cross », marchait sous pavillon anglais, avait choisi, comme champ de travail, la Terre de Victoria — au sud de la Nouvelle-Zélande — déjà illustrée par les découvertes de James Ross. C'est sur cette terre même qu'hiverna l'expédition; quant au navire, il revint au début de la mauvaise saison dans les latitudes plus chaudes et retourna l'été suivant, en janvier 1900, reprendre les explorateurs qu'il conduisit ensuite vers le sud le long du Victorialand. Borchgrevink revit les volcans découverts par Ross et constata que l'un d'eux, l'Erebus, était en activité. Le point extrême qu'il parvint à atteindre est situé par 78°50' de latitude sud et distant de 1240 kilomètres du pôle antarctique. Un des résultats importants de l'expédition est la détermination, par le calcul, de la position alors occupée par le pôle magnétique sud, que Borchgrevink place par 73°20' lat. sud et 146° long. est de Greenwich.

L'extrême sud du monde est encore si peu connu que l'on ose à peine se risquer à émettre des hypothèses sur la configuration de cette région. L'opinion dominante — d'accord en cela avec la théorie de M. Lowthian Green, qui attribue à l'écorce solide du globe une symétrie tétraédrique — se prononce en faveur de l'existence, dans ces parages, d'une île considérable ou d'un petit continent auquel on a déjà donné un nom : *Antarctide*. On considère que la Terre de Victoria et la Terre de Wilkes en font partie et que la Terre de Graham en est une presqu'île, le pointement le plus avancé vers le nord. Pour ce dernier territoire, l'expédition de la « Belgica » a fourni quelques arguments à l'appui de l'hypothèse; de Gerlache a constaté, d'une part, que la Terre de Graham se prolonge en mer par un socle, un plateau continental assez étendu et, en outre, que les glaciers qui recouvrent le rivage ne sont que la bordure d'immenses glaciers terrestres s'étendant en arrière. De ces deux faits, l'on peut déduire, avec quelque certitude, que le Grahamland appartient à une terre plus vaste.

Les narrations des marins assez courageux pour se lancer à la découverte dans ces régions inhospitalières témoignent des périls

¹ Parmi les publications, il y a lieu de citer particulièrement :

A. de Gerlache. Quinze mois dans l'Antarctique. (Voyage de la « Belgica ». Paris (Hachette), 1902, fr. 10.

Cook, F.-A. Through the First Antarctic Neight, 1898-1899. A Narration of the voyage of the « Belgica » among newly discovered lands and over an unknown sea about the South Pole. London (Heinemann), fr. 25.

Borchgrevink M.-C.-E. First an the Antartic Continent, being an account of the british antarctic expedition, 1898-1900. Londres (Newnes), 1901, fr. 13.

qu'ils courent du fait des glaces et du climat. C'est un fait connu que le climat maritime est sensiblement moins chaud dans l'hémisphère sud que dans l'hémisphère nord. La zone antarctique se fait remarquer, en particulier, par ses températures d'été étonnamment basses. Sur la Terre de Graham, pendant une violente tempête, de Gerlache a constaté en février, c'est-à-dire pendant l'été austral, une température de -18° . On se demande ce que doivent être, en conséquence, les froids de l'hiver dans l'Antarctide.

Ce climat, joint à l'absence de la bienfaisante lumière du soleil, a de redoutables effets sur la santé de l'homme. Le docteur Cook, de l'expédition de la « Belgica », a décrit la série des troubles physiologiques qu'il a observés. « Physiquement, dit-il, nous perdons de plus en plus nos forces, bien que notre poids reste à peu près le même; chez quelques-uns même il augmente. Chez tous, il se produit des bouffissures autour des yeux et aux chevilles; les muscles, fermes naguère, sont mous, toutefois sans perdre de leur volume. Nous sommes pâles; notre peau est plus huileuse que de coutume. Les cheveux poussent avec rapidité, et la peau qui entoure les ongles a tendance à les recouvrir comme pour les protéger du froid. L'action du cœur perd de sa force et est nettement irrégulière. La moindre excitation affecte cet organe d'une manière alarmante. Une promenade un peu précipitée autour du bateau fait monter le pouls à 110 pulsations; si l'on continue un quart d'heure, il cesse de battre, et l'on éprouve quelque peine à respirer. Ceux d'entre nous qui vont aux observatoires, situés à quelque cent mètres, reviennent de ce court voyage presque hors d'haleine. Le pouls est d'ailleurs variable d'un jour à l'autre. Tantôt il est plein, régulier, vigoureux, tantôt mou, faible et intermittent. Hier on relevait quarante-trois pulsations, aujourd'hui c'est quatre-vingt-dix-huit. L'homme ne se plaint de rien et vaque à son labeur habituel. Il semble que le soleil fournisse quelque chose d'indéfinissable qui règle et tempère le cœur. En son absence, il fonctionne comme une machine sans régulateur ». Ces symptômes se compliquèrent d'insomnie, d'altérations mentales et même, chez quelques hommes, de dérangements cérébraux, trouble qui ne disparurent que lentement. Le lieutenant Danco, qui était affecté d'une hypertrophie du cœur, dont il ne se ressentait pas dans les conditions ordinaires de la vie, ne put supporter l'hiver polaire et succomba malgré les soins qui lui furent prodigués.

Nous ne devons donc pas ménager notre admiration aux navigateurs qui, sans s'émouvoir des dangers qui les attendent, vont braver les glaces et les frimas sur ces confins du monde connu. Il y a de hardis caractères qui sourient au péril et qui ne sont en pleine possession de tous leurs moyens que dans les situations critiques. A l'annonce de chaque expédition polaire nouvelle, les hommes se présentent nombreux et il faut répondre à une foule de demande par un refus.

Actuellement, plusieurs expéditions sont en cours. M. Otto Nordenskjöld a quitté la Suède le 16 octobre dernier sur le vapeur « Antarctic », en se proposant comme but l'exploration de la Terre de Graham. D'après un télégramme de Montevideo, il a réussi dans sa tentative et doit hiverner avec quelques hommes sur la Terre de Louis-Philippe, située au nord-est de la Terre de Graham, pendant que l'« Antarctic », revenant vers le nord, procédera sur la côte de Patagonie à des études zoologiques et océanographiques. Le printemps venu, le navire reprendra la route du sud pour recueillir le groupe d'hivernage.

Une expédition anglaise, montant le « Discovery » et commandée par le capitaine Robert Scott, a quitté Cowes le 6 août 1901. Elle a touché le Cap le 3 octobre et atteint le port de Lyttelton, en Nouvelle-Zélande, le 28 novembre. De là, elle s'est dirigée sur la Terre de Victoria, où son projet était d'hiverner au pied de l'Erebus et du Terror. Les dernières nouvelles étaient excellentes ; le bâtiment tenait bien la mer et le capitaine Scott se montrait un excellent navigateur polaire.

Enfin le « Gauss », portant l'expédition allemande, est parti de Kiel le 11 août 1901. Il est placé sous la direction supérieure du professeur Erich von Drygalski, qui est chargé, en outre, du commandement en chef de l'expédition, des travaux océanographiques et géodésiques. Le professeur E. Vanhöffen s'occupera particulièrement de zoologie et de botanique ; le Dr H. Gazert, le médecin du bord, de bactériologie ; le Dr E. Philippi, de géologie et de chimie ; le Dr J. Bidlingmaier, de magnétisme terrestre et de météorologie. La conduite du navire a été confiée au capitaine Hans Ruser. L'expédition compte en outre quatre officiers et vingt matelots. Des rapports du professeur von Drygalski, datés de Sao-Vicente (Iles du Cap-Vert) et du Cap, sont parvenus en Europe. On sait aussi que le « Gauss » est arrivé le 2 janvier dernier à l'île Kergelen — située dans la partie méridionale de l'océan Indien, à peu près à mi-distance entre l'Afrique et l'Australie — où une station allemande a été installée depuis peu. Le 31 janvier, ayant complété son équipement et ses approvisionnements, l'expédition s'est dirigée vers le sud-est dans l'intention d'atteindre l'île Termination, entrevue par Wilkes en 1840, vers 64° de latitude sud, mais que le « Challenger », en 1874, a vainement cherchée. La saison était déjà bien avancée pour aborder la mer polaire, car, dans ces parages, c'est à peine si le mois de mars peut encore être utilisé pour la navigation.

L'hiver antarctique a commencé pour les trois expéditions et, avant de longs mois, il n'y a pas à attendre de leurs nouvelles.

W. ROSIER.

Un ami du baron de Rapineau lui reprochait de prendre toujours les troisièmes en chemin de fer.

— Voyez-vous, mon cher, répondit-il, je suis comme César... j'aime mieux être le premier dans les troisièmes que le second dans les premières !

Opinion de Sainte-Beuve sur l'orthographe.

15 mars 1867 (*Causeries du lundi*).

... Tout le monde en est venu là aujourd'hui, de vouloir écrire correctement, décemment (?) Oh ! qu'on en était loin encore du temps de ces *précieuses* si vantées ! J'avais tout récemment l'occasion d'en faire la remarque. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVII^{me} siècle que les femmes de la société se sont piquées d'honneur et se sont mises, dans l'usage ordinaire, à vouloir écrire convenablement. La génération antérieure à madame de Maintenon, à madame de Sévigné, écrivait les plus jolies choses, les plus raffinées, dans une orthographe abominable.

En cela, comme en beaucoup d'autres choses, on est resté longtemps au superflu avant de s'aviser du nécessaire. L'orthographe, c'est le nécessaire pour quiconque écrit. C'est en même temps la chose la plus délicate à conseiller, parce qu'il est de politesse qu'on la présuppose. Addison a dit que la propreté est une demi-virtu. Mais c'est aux mamans et aux bonnes de la faire pratiquer aux enfants ; il semble superflu et il est presque de mauvais goût à un moraliste de venir la conseiller. On dira encore à une femme : *Soyez élégante* ; mais comment lui dire : *Soyez propre* ? Eh bien ! l'orthographe est la propreté du style.

Personne, aujourd'hui, ne veut donc se passer d'orthographe (?) C'est un signe de première éducation, et celles même qui n'en ont pas en tiennent à s'en donner le semblant. Au pis, on prend un maître de français. Mais que cette parfaite orthographe, si on ne la possède par usage et d'enfance, est donc rare ! Et je ne sais pourquoi je n'ai l'air ici que de parler que des femmes : les hommes y manquent bien souvent. J'ai vu, j'ai reçu des lettres d'hommes, même les plus instruits d'ailleurs, des lettres pleines de sens ou de bonne information, et qui avaient ces taches vraiment fâcheuses : « Le jour de *notre* arrivée..... nous *causammes* ! » Un autre, des plus experts dans la langue française romane, dans notre vieille langue du moyen âge, vous dénoncera dans un événement d'hier un fait *grâve* ! Rien, à mes yeux, ne trahit son homme comme une faute d'orthographe. C'est presque toujours par une faute d'orthographe qu'on laisse percer le bout de l'oreille. Celui qui m'écrit qu'il a de curieux *authographes* peut savoir le turc ou le chinois, mais, à coup sûr, il n'a pas fait ses simples études classiques. Combien d'auteurs, même de nos jours, combien de critiques et de juges ou qui se donnent pour tels auraient besoin de se souvenir que l'orthographe est le commencement de la littérature !

(Communiqué par C. Macler.)

CHRONIQUE SCOLAIRE

JURA BERNOIS. — **Société des maîtres secondaires.** Samedi 31 mai, a eu lieu à Delémont, sous la présidence de M. Juncker, directeur du progymnase, une réunion de la Société des maîtres secondaires jurassiens. Les établissements qui s'étaient fait représenter sont l'Ecole cantonale de Porrentruy (2), les Ecoles secondaires de Porrentruy (3), Vendlincourt (1), Bassecourt (1), Montier (2), Tavannes (1), Corgémont (1), Saint-Imier (2), Bienne (1), Neuveville (2), Delémont (5), l'Ecole normale de Delémont (1). Deux autres membres assistaient à la réunion.

A l'unanimité des voix, l'assemblée décide de reconstituer la Société des maîtres secondaires dont l'activité s'était éteinte en 1882. Un comité provisoire de trois membres est chargé de préparer des statuts qui seront soumis à l'examen du corps enseignant pour être discutés dans une prochaine réunion ; celle-ci aura lieu encore dans le courant de cette année, si les circonstances l'exigent, sans cela elle pourra être renvoyée à l'année prochaine. Le comité provisoire chargé de la

direction de la Société se compose de MM. Juncker, directeur du progymnase, Péquignat, directeur de l'Ecole secondaire, et Blanchard, maître au progymnase, tous à Delémont. Trois délégués, MM. Juncker, de Delémont, Frossard, de Saint-Imier, Meury, de Neuveville, sont chargés de défendre le point de vue jurassien dans la réunion cantonale des maîtres secondaires bernois, où l'on s'occupera de la revision du plan d'études.

Voici quelles sont les principales idées émises dans la discussion :

1. Il y aurait peut-être lieu de demander un plan d'études spécial pour les Ecoles moyennes jurassiennes.

2. Le programme des sciences naturelles et des mathématiques devrait être unifié pour les établissements similaires.

3. Le programme de l'histoire et de la géographie doit être remanié, à peu près dans le sens des manuels Rosier introduits dans la plupart des établissements secondaires. Il faut absolument exiger que l'histoire et la géographie de la Suisse marchent de pair.

4. Les heures consacrées à l'enseignement de la langue maternelle devraient être plutôt augmentées que diminuées.

5. Les écoles secondaires jurassiennes manquent de manuels appropriés à l'enseignement, surtout en ce qui concerne l'histoire naturelle. Une traduction du nouveau manuel Wettstein rendrait des services importants.

6. Dans l'enseignement des langues modernes, il y aurait avantage à répartir autrement les notions grammaticales, tout en favorisant les exercices de conversation.

L'assemblée n'a pas eu le temps de s'occuper de la revision du règlement du brevet secondaire. La tendance actuelle est de supprimer les certificats donnant le droit d'enseigner certaines branches spéciales et d'exiger de tout maître nommé définitivement un brevet complet selon les catégories déterminées par la législation (sciences, langues anciennes, langues modernes). Il arrive souvent qu'un maître enseigne plusieurs branches dans lesquelles il n'a subi lui-même aucune épreuve.

Après la séance officielle, les participants ont fait une promenade en ville avant de rentrer à la maison par les derniers trains du soir. Il est à espérer que la reconstitution de la Société des maîtres secondaires jurassiens contribuera aux progrès de l'Ecole, et à l'instruction mutuelle de ses membres. H. GOBAT.

VALAIS. — Traitements des instituteurs. — Une bonne nouvelle est venue de Sion dernièrement : notre Grand Conseil, grâce surtout au dévouement et à l'énergie de M. Chappaz, chef du Département de l'instruction publique, a confirmé en seconds débats, dans sa séance du 2 juin, l'augmentation du traitement des instituteurs, votée dans la session d'automne, en date du 22 novembre 1901. Il a voté aussi le principe d'une caisse de retraite pour les instituteurs et arrêté que le pouvoir législatif pourra, par voie de décret, accorder une allocation supplémentaire aux membres du corps enseignant munis du brevet définitif et pratiquant depuis plus de dix ans.

D'après la nouvelle loi, les traitements seront, à l'avenir, comme suit, pour six mois (de novembre à avril, inclusivement) :

Instituteurs avec brevet définitif,	540 fr. et 100 fr. par mois pr les mois en sus.
Institutrices » »	390 fr. et 70 fr. » »
Instituteurs » tempor.	480 fr. et 90 fr. » »
Institutrices » »	360 fr. et 65 fr. » »
Instituteurs » provis.	345 fr. et 60 fr. » »
Institutrices » »	300 fr. et 55 fr. » »

En outre, pour les écoles de hameau comptant moins de vingt élèves, le traitement peut être réduit à 60 fr. par mois pour les instituteurs et à 50 fr. pour les

institutrices. Cette disposition me paraît simplement mauvaise, attendu que pour un traitement inférieur, les maîtres et les maîtresses à la hauteur ne voudront point de ces places, non qu'à leurs yeux les enfants des hameaux soient moins dignes d'intérêt que tout autres, car ils peuvent être aussi bien doués que leurs plus heureux camarades d'agglomérations plus fortes pour qui la loi fait un privilège. Du reste, les contribuables du hameau paient l'impôt communal et cantonal comme ceux dont la loi favorise les enfants. Et puis, si certains régents ou certaines régentes sont moins chargés d'élèves et qu'ils puissent de ce fait mieux les soigner et travailler plus efficacement à leur culture, est-ce un mal ? Assurément non. Espérons que cette disposition de la nouvelle loi ne trouvera pas son application.

Par contre, cette loi, qui honore cependant ceux qui l'ont faite, renferme d'autres dispositions excellentes, telles celles qui suppriment les écoles de sections et qui ne font plus passer les subsides de l'Etat pour le paiement des instituteurs et institutrices par l'intermédiaire des communes, mais le font verser directement au personnel enseignant.

Nos députés ont bien mérité du pays et du progrès en accomplissant cet acte de justice. Il faudrait être ingrat de ne pas le reconnaître hautement et de ne pas s'en montrer reconnaissant. Mais l'instituteur du Valais, qui a su se dévouer dans la longue période des mauvais jours, continuera à travailler avec ardeur, en voyant augmenter ses modestes ressources et diminuer un peu sa gêne. Il saura, que personne n'en doute, faire bénéficier les enfants dont on lui confiera l'éducation, de ce sacrifice que le pays s'impose pour le bien des générations qui viennent. En permettant au maître d'école de mieux soigner sa culture professionnelle, de pousser plus ferme à son perfectionnement et de se donner plus entièrement à sa vocation, cette générosité du Grand Conseil sera comme une fécondante rosée qui assurera une abondante moisson.

Au nom de la *Société libre d'éducation* d'abord, du corps enseignant du Valais tout entier, au nom du progrès, je remercie de cœur M. le chef du Département, le Grand Conseil du canton et tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à amener cette heureuse décision des représentants du peuple. Alph. MICHAUD.

VAUD. — **Chants nationaux.** — Samedi 7 juin dernier, à l'hôtel de ville de Lausanne a eu lieu la séance de proclamation des lauréats au concours de chants nationaux. L'on se souvient qu'en mai 1901, la société des chanteurs vaudois avait ouvert un concours dans le but de publier un recueil de chants purement nationaux. Ce concours fut fermé le 30 novembre. Le jury, composé de MM. Warnery, professeur à l'Université, Dupraz, bibliothécaire cantonal, Plumhof, compositeur de musique, Pilet, professeur de chant, à Vevey, et David Lavenex, instituteur à Goumoëns-la-Ville, a dû examiner quarante-neuf manuscrits dont quelques-uns formaient un véritable volume. M. Warnery a lu le rapport du jury. Celui-ci sera prochainement publié, nous ne nous arrêterons donc pas longuement sur ce remarquable travail, dont les critiques fines, souvent mordantes, intéresseront certainement tous ceux qui, chez nous, cultivent la poésie et aiment les beaux vers.

Parmi les lauréats dont la liste a été publiée par tous les journaux politiques, — inutile donc que nous la répitions ici, — nos collègues auront remarqué deux instituteurs vaudois : MM. A. Roulier, à Grancy, près Cossonay, et Eug. Monod, à Pully. M. Roulier a obtenu un second prix de 80 fr. pour ses deux pièces : *La Cave* et *Joyeuse veillée*. Voici une strophe de *La Cave* que nous empruntons à la *Tribune de Lausanne* :

Sous les voûtes profondes
Des caveaux pleins de moût,
Le jeune vin qui boût
Jaillit des bondes.

Et j'entends des vastes tonneaux
Monter une rumeur puissante :
C'est la voix du vin qui fermente,
La voix du vin de nos coteaux.

Le rapport du jury ajoute que cette voix n'est pas une voix de goguette. Ce qu'elle chante n'est pas l'ivresse, c'est le dur labeur des vignerons, leurs souffrances, leurs luttes sans merci, leurs espérances.

M. Eug. Monod a obtenu un troisième prix de 50 fr. pour *Le Chévrier de la Forclaz*.

Ce nous est vrai plaisir que de féliciter bien chaleureusement nos deux collègues et collaborateurs de l'*Educateur* de leur beau succès. Il honore le corps enseignant primaire tout entier.
Ernest SAVARY.

— **Ecole normale.** — On vient d'établir sur la terrasse de l'Ecole une vingtaine de jardinets, qui serviront de complément et d'illustration à l'enseignement donné au « jardin d'enfants ».

Un véritable « jardin scolaire » pourra être aménagé plus tard dans le voisinage du bâtiment. Il rendra de grands services aux maîtres des écoles d'application et à celui des sciences naturelles pour servir de champ d'expérimentation et préciser les tâches d'observation données en classe.

ALLEMAGNE. — La ville de Berlin a organisé l'hiver dernier des cours spéciaux pour les enfants atteints de vices organiques de la voix. Les résultats ont été surprenants : 70 de ces enfants peuvent être considérés comme complètement guéris.

— L'association de la pédagogie scientifique (herbartienne) a tenu ses assises à Berlin du 19 au 21 mai écoulé.

— L'autorité scolaire supérieure de Potsdam exige que les maîtres qui désirent donner des leçons particulières (6 au maximum) et diriger des sociétés de chant ou de gymnastique demandent, au préalable, l'autorisation de l'inspecteur scolaire.

BIBLIOGRAPHIE

L'écriture anglaise et l'écriture droite, par le professeur Ernesto Barilli, directeur de l'Ecole communale d'Ancône. — Librairie Santoni, Ancône. Prix : 50 c.

Dans une brochure de vingt pages, M. Barilli traite un sujet qui, depuis vingt-cinq ans, revient régulièrement sur le tapis. Comme tous ceux qui l'ont traité avant lui, l'auteur conclut en donnant la préférence à l'écriture droite, qui permet à l'élève de prendre une tenue hygiénique, capable d'enrayer les progrès de la scoliose et de la myopie, infirmités que l'écriture penchée tend au contraire à développer. Au point de vue pratique, M. Barilli recommande également l'écriture droite comme étant plus lisible que l'écriture anglaise et plus rapide aussi pour les personnes qui en ont l'habitude. Il donne enfin, pour finir, d'excellentes directions sur la manière d'enseigner l'écriture à l'école.
H. O.

Nouvelle carte commerciale de la Suisse. — Edit. Schmid et Franke. Berne, et Payot et Co, à Lausanne.

Cette carte, 80 × 60 cm., ne donne pas le relief de notre pays, mais les noms des montagnes, cols, vallées y figurent tous avec, cela va sans dire, ceux de nombreuses localités ; en tout, plus de 6400 noms, réunis dans un index alphabétique de 32 pages. Voulez-vous savoir où se trouve *Berwald* ? Consultez l'index, qui vous renverra au rectangle de la carte numéroté par L. 6 ; et vous trouverez... avec un peu de patience, car la carte a le défaut d'être divisée en rectangles *trop grands* et pas suffisamment marqués ; certains d'entre eux, et ils sont

plusieurs, contiennent jusqu'à 120 noms ! S'ils étaient plus petits, ils faciliteraient beaucoup la recherche des noms. Dédicée aux commerçants, elle pourrait être plus précise : Cully n'a pas de gare ; Villeneuve n'a qu'une halte de voyageurs ! L'indication de la limite des zones franches de Savoie et Gex serait certainement utile. La ligne ferrée Vevey-Chexbres, bientôt terminée, n'est pas même indiquée en projet, alors que d'autres voies qui ne sont que projetées y ont une mention. La ligne Vevey-Pèlerin manque aussi.

L'index pourrait contenir également la distance kilométrique entre les principales villes de la Suisse, et entre celles-ci et les grands centres de l'Etranger. Au point de vue commercial, cela serait, je crois, d'une grande utilité. Malgré ces critiques, cette carte a de la valeur, surtout à cause de son index. Les lignes ferrées se détachent parfaitement, en traits rouges et noirs, et la carte comprend les territoires limitrophes avec les localités les plus petites. E. M.

H. Elzingre, *II^e Livre d'histoire suisse*. — Berne, Schmid et Franke, éditeurs. II^e édition 1902.

Faisant suite au Premier Livre et terminant, depuis les guerres de Bourgogne, le cours destiné aux écoles primaires, le Deuxième Livre d'histoire suisse de M. H. Elzingre comprend toute une série de résumés, d'exercices d'élocution et de mémorisation, adaptés au niveau des enfants et propres à leur faciliter l'étude de l'histoire nationale. Des tableaux récapitulatifs heureusement choisis et embrassant une période entière, ainsi qu'un grand nombre d'illustrations excellentes, en font un manuel scolaire intéressant. G. A.

Jeanne et Madeleine. Livre de lecture pour les jeunes filles, par Alice Dereims, avec 110 gravures. Paris, chez A. Colin.

Ce charmant petit livre a été écrit avec le souci constant de semer dans le cœur et l'esprit de la fillette tout ce qui peut faire d'elle une personne accomplie : fille, épouse, mère.

Chaque partie de l'ouvrage est précédée d'une direction pédagogique destinée au travail de la maîtresse et chaque chapitre est suivi d'un questionnaire et de sujets de rédactions inspirés par le récit et accompagnés parfois de conseils.

Les écoliers français n'ont plus rien à envier à leurs voisins au point de vue des manuels d'enseignement.

Le tabac, Moyens de combattre le tabagisme. Aux jeunes gens, par Jules Denis, avec figures et graphiques. Genève, Stapelmohr. 1902.

Aux jeunes. Pourquoi ne faut-il pas fumer ? par Jules Denis. Librairie de l'enfance. MM. Regamey frères et C^{ie}, éditeurs, rue de Carouge, 12, Genève. — Prix : 10 centimes.

Après l'alcoolisme, le tabagisme. Le mot est nouveau ; il peut paraître étrange, mais il est juste. On appelait autrefois du nom de tabagie un estaminet pour fumeurs ou encore une boîte renfermant tout ce qu'il faut pour fumer.

L'*Educateur* reviendra sur ces deux travaux qui ont pour but de combattre les effets désastreux du tabac sur les facultés intellectuelles et sur la santé de l'enfant.

Théorie de comptabilité, à l'usage du Collège cantonal de Lausanne, par Ed. Marrel.

M. Marrel, l'auteur du Cours d'algèbre élémentaire en usage dans plusieurs écoles secondaires, a publié un bref résumé de comptabilité. C'est un aide-mémoire clair et concis, où l'élève retrouvera, avec le sommaire de la leçon orale, les points essentiels sur lesquels doit porter son attention et ses efforts. La théorie de comptabilité forme une jolie brochure de 16 pages, autographiée avec une netteté parfaite par M. Chappuis à Lausanne. A. G.

PARTIE PRATIQUE

LEÇON D'ÉPELLATION

Le son *v*.

Voyelles connues : *i u o a, é è e eu ou*.

Consonnes connues : *p l r n c (k) b*.

INTRODUCTION. — Lesquels d'entre vous sont allés souvent se promener dans la campagne ? Quels animaux y avez-vous vus ? Avez-vous vu des serpents ? Connaissez-vous un serpent dont la morsure est dangereuse ? Qui a vu une vipère ? (Demander une petite description, puis montrer la gravure ; dans le cas où personne n'en aurait encore vu, demander la description après avoir vu l'image.)

INTUITION DU SON. — *Eva a vu une vipère*. Répéter cette phrase en séparant bien les mots et en prononçant le son *v* un peu plus fort que les autres ; la faire répéter aux élèves. Combien cette phrase renferme-t-elle de mots ? Quel est le son qui se répète ? Dites les mots où se trouve ce son *v*.

COMPARAISON. — De qui parle-t-on ? (d'Eva). Dites-moi un nom de petite fille qui contienne le son *v* ? Un nom de petit garçon contenant ce même son ?

Qu'a vu Eva ? (Eva a vu une vipère.)

Dites-moi quelques noms d'animaux contenant ce son *v*.

ABSTRACTION. — Faire répéter le son *v* plusieurs fois. Faites comme si vous vouliez dire le son, mais ne le dites pas. Que faites-vous pour dire ce son *v* (les dents de la mâchoire supérieure viennent s'appuyer sur la lèvre inférieure).

APPLICATION. — Dire aux élèves quelques petites phrases contenant le son *v*. Après chaque phrase, les élèves disent combien de fois ils ont entendu ce son ; s'ils ont de la difficulté, on les fera frapper des mains chaque fois qu'ils entendent le son *v*.

INTUITION DU SIGNE. — Ecrire *vipère* au tableau noir. Vipère a combien de syllabes ? Les enfants indiquent les lettres qu'ils connaissent. Séparer les lettres connues de l'inconnue par un trait. Faire répéter *vipère* en séparant bien chaque son jusqu'à ce que les élèves découvrent le signe représentant le son *v*.

COMPARAISON. — Ecrire *vol, vue*, etc. au tableau noir et demander aux élèves d'indiquer chacun dans de ces mots le signe représentant le son *v*. A quelle autre lettre ressemble-t-elle ? (à *n*, dernière partie, plus un petit crochet ; à *o*, en supprimant le sommet de la lettre).

ABSTRACTION. — Le son *v* est représenté par le signe *v*. Ecrire cette lettre au tableau noir en gros caractères.

APPLICATION. — Ecrivez cette lettre en l'air. Combien fait-on de mouvements pour écrire *v* ? (5 mouvements). Indiquez quels sont ces mouvements ? (1^{er} mouvement la main en haut, 2^e, la main en bas, 3^e la main en haut, 4^e, le crochet, 5^e, monter encore avec la main. Ecrivez-la encore en comptant tous ensemble. Ecrivez-la maintenant sur votre ardoise, une seule fois en très gros caractères, puis plus petite.

APPLICATIONS DU SIGNE ET DU SON. — Ecrire au tableau noir les mots suivants et les faire lire par les élèves :

le val	ouvrir	une ville	aval
la vallée	vivre	la cave	une avenue
la vapeur	venir	une rave	le livre
le navire	couvrir	la cuve	la lèvre

Lina lave une robe

Elle a vu une pie

Papa ouvrira le livre

Aline ira à la ville.

REMARQUES. — Faire lire l'élève qui ne connaît qu'un mot dans la première colonne, celui qui en connaît deux, puis celui qui en connaît trois, et enfin celui qui en connaît quatre. Dites les mots qui indiquent des personnes; ceux qui indiquent des choses; ceux qui indiquent ce que font les personnes etc.

R. T.

NARRATION ENFANTINE

Les petits paresseux.

1. Trois enfants devaient aller à l'école. Mais ils dirent : « Nous aimons mieux courir dans la forêt et jouer avec les animaux. »

2. Quand ils arrivèrent dans la forêt, ils dirent aux insectes : « Venez et jouez avec nous. » Mais les insectes bourdonnèrent autour de la tête des enfants, et l'un d'eux leur dit : « Je n'ai pas le temps de jouer avec vous; je dois scier du bois. » Un autre ajouta : « Laissez-moi; il faut que je bâtisse une nouvelle maisonnette. » Et tous s'envolèrent.

3. Puis les enfants arrivèrent près d'une fourmilière. Une foule de fourmis couraient çà et là. Chacune avait quelque chose à porter dans sa demeure, et aucune ne voulait entendre parler de jouer.

4. Les enfants continuèrent leur promenade et trouvèrent des abeilles qui butinaient sur les fleurs. Mais elles étaient si empressées qu'elles n'entendirent pas l'invitation des enfants. Elles recueillirent leur miel et s'envolèrent vite ailleurs.

5. Les enfants entendirent chanter un oiseau dans le buisson voisin. C'était un pinson. Ils accoururent près de lui et dirent : « Toi qui chantes si bien, tu auras certainement du plaisir à jouer avec nous. » Mais le pinson répondit : « Que pensez-vous? Je dois prendre des moucherons pour mes petits et chanter ensuite pour les endormir. » Et il disparut.

6. Alors ils aperçurent un écureuil qui grimpait sur un arbre. Ils s'approchèrent et le prièrent de jouer avec eux. Mais l'agile petit animal répondit : « Ce n'est pas possible! Ne voyez-vous pas que j'ai beaucoup à faire? Je dois récolter des noix tout le jour. »

7. Enfin ils entendirent murmurer un ruisseau et s'écrièrent joyeusement : « Oh! nous voulons jouer avec le ruisseau! Venez, venez! » Mais le ruisseau répondit : « O enfants paresseux! Croyez-vous que je n'aie rien à faire? Je dois travailler nuit et jour. J'arrose les champs et les prés et je désaltère les animaux qui ont soif. Quand je serai grand et fort, je ferai tourner les moulins et je porterai des vaisseaux. Allez-vous-en, paresseux; sans cela je déborderai et vous emmènerai dans la mer. »

Effrayés, les enfants s'enfuirent; ils eurent honte de leur paresse et se hâtèrent d'aller à l'école.

(*Livre de lecture des Grisons, 2^e année.*)

COMPOSITION

Les foins.

PLAN.

I. La plaine, le ruisseau, la prairie.

II. Les faucheurs. Description du travail auquel ils se livrent.

III. Ce que deviendra l'herbe coupée.

DÉVELOPPEMENT.

I. Nous sommes dans une vaste plaine. A droite, elle s'étend à perte de vue. A gauche, l'horizon est masqué par un rideau de verdure au-dessus duquel se dresse le clocher d'un village. A nos pieds, abrité par des saules, serpente un ruisseau. Ce filet d'eau, qui déborde en hiver et ne tarit jamais en été, répand la fécondité

dans son voisinage. Aussi loin que s'étend son action bienfaisante, la terre bien abreuvée produit, sans culture, une herbe fine, drue, vigoureuse, qui, coupée et séchée au soleil, fera du foin.

II. Le soleil de juin a mûri l'herbe, il est temps de la faucher. Bien avant le jour, les travailleurs se sont rendus dans la prairie : il importe de commencer de bonne heure, car l'herbe humide de rosée se coupe plus facilement, et puis il faut qu'elle ait le temps de sécher dans la journée.

Aussi le travail est-il mené rondement. Voici devant nous un des travailleurs. Debout près du ruisseau, vêtu d'une simple chemise et d'un pantalon de toile, coiffé d'un large chapeau de paille, portant à la ceinture la gaine de la pierre à aiguiser, il s'est arrêté pour repasser le tranchant émoussé de sa faux. A quelques pas plus loin, deux faucheurs sont en train de faucher ; plus loin encore, un autre groupe est en plein travail. Ils s'avancent à petits pas, le pied droit toujours en avant ; à chaque enjambée, la faux, promenée circulairement de droite à gauche par un large mouvement des bras et des reins, coupe l'herbe qui s'abat en rond en avant du faucheur. Sans trêve ils s'avancent ainsi, sans tenir compte de la fatigue, sans se préoccuper ni du soleil qui monte à l'horizon et inonde de lumière leurs chemises blanches, ni de la sueur qui ruisselle sur leur corps. Du train dont ils y vont, avant midi la prairie sera fauchée.

III. C'est alors qu'arrivera le joyeux bataillon des faneurs et des faneuses. Quel doux et charmant travail que celui de la fenaïson ! Aussi tout le monde s'en mêle. Les hommes, les femmes, les enfants, les vieux qui ne travaillent plus, les jeunes qui ne travaillent pas encore, tous, la fourche ou le râteau en main, font sauter, retournent et rassemblent l'herbe coupée, dont l'odeur exquise embaume la campagne ; le tout sous l'ardent soleil et au milieu des plaisanteries, des jeux et des chansons. Le soir ou le lendemain, quand le foin sera bien sec, il sera chargé dans les charrettes qui rentreront lentement à la ferme, puis entassé dans les vastes granges, où il fera l'orgueil du fermier, sa richesse et sa sécurité pour l'hiver.

(Communication de A. Cuchet).

D'après BRÆUNIG et MARTY.

Le pinson.

SOMMAIRE : Un jeune pinson essaie ses ailes. Il doit quitter le nid paternel ; trop présomptueux, il va se percher au sommet d'un grand chêne. Mais son orgueil est puni : en son absence, le nid est abattu par la foudre. Surprise de l'oiseau ; réflexions sur le danger d'une place trop élevée.

Il choisit alors une demeure plus modeste, à fleur de terre et s'y croit bien en sûreté. Inconvénients de ce nouvel asile. Il le quitte pour un arbrisseau où il vivra content et tranquille.

MORALITÉ. Avantages de la médiocrité.

DÉVELOPPEMENT.

Un jeune pinson venait de prendre son premier essor ; il essayait ses ailes autour du nid paternel, il parcourait d'un œil impatient la forêt où il avait pris naissance. Notre pinson songeait à se chercher un asile. La jeunesse est présomptueuse : il choisit tout d'abord un chêne dont le front sourcilleux dominait tous les arbres des environs. « J'y serai, pensait-il, comme un roi. Du haut de mon nid (il disait presque de mon trône), je sifflerai tous les pinsons du voisinage. » L'audacieuse ardeur dont il était animé méritait une punition ; celle-ci ne se fit pas longtemps attendre. A peine le nid était achevé qu'il fut frappé par la foudre et réduit en cendres. Par bonheur, notre jeune audacieux était absent durant ce vacarme. Il revint à son domicile dès que l'orage fut passé ; mais il n'en retrouva pas même les débris : le chêne fendu en éclats fut tout ce qui s'offrit à ses yeux. Il comprit alors, non sans étonnement, qu'une place si élevée n'est jamais bien sûre. Ce n'était pas un de ces pinsons entêtés qui méprisent les leçons de l'ex-

périence et les regardent comme des coups aveugles de la fortune. Il résolut, dans le choix d'une nouvelle demeure, de sacrifier son amour-propre à son repos ; et, sous le coup de la frayeur, il alla se loger au pied d'une humble bruyère. Il s'y croyait bien en sûreté ; mais les insectes, la poussière et l'humidité le firent bientôt déguerpir. Instruit par une double expérience, et devenu sage à ses dépens, il choisit, pour son troisième asile, un buisson écarté. Là, loin des nues sans être trop près de la terre, il vécut paisible et content.

Les jours heureux ne se trouvent ni sur le trône, ni dans la misère. Le sage demande à Dieu de n'avoir ni maître ni valet. Le bonheur est l'apanage de la médiocrité.

D'après LAROUSSE, *Cours de style*.

LECTURE

Contemplation du ciel étoilé.

Le temps était serein : la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel, un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinai un attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards.

C'est un charme toujours nouveau pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi ! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux ? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers ?... Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours ; mais pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité.

Un sentiment fâcheux troublait cependant le plaisir que j'éprouvais en me livrant à ces méditations. Combien peu de personnes, me disais-je, jouissent maintenant avec moi du spectacle sublime que le ciel étale inutilement pour les hommes assoupis !... Passe encore pour ceux qui dorment ; mais qu'en coûterait-il à ceux qui se promènent, à ceux qui sortent en foule du théâtre, de regarder un instant et d'admirer les brillantes constellations qui rayonnent de toutes parts sur leurs têtes ? — Non, les spectateurs attentifs de Scapin ou de Jocrisse ne daigneront pas lever les yeux : ils vont rentrer brutalement chez eux, ou ailleurs, sans songer que le ciel existe. Quelle bizarrerie !... parce qu'on peut le voir souvent et gratis, ils n'en veulent pas. Si le firmament était toujours voilé pour nous, si le spectacle qu'il nous offre dépendait d'un entrepreneur, les premières loges sur les toits seraient hors de prix et les dames de Turin s'arracheraient ma lucarne.

(*Voyage autour de ma chambre*)

XAVIER DE MAISTRE.

AGRICULTURE

Séchage et conservation des fourrages.

La meilleure époque pour couper et récolter les foin est celle de la floraison de la majorité des plantes qui composent la prairie.

La rentrée des foin est le travail le plus long et le plus important de beaucoup

de nos villages. Il importe d'avoir le soleil — le meilleur des ouvriers — comme associé pour activer la besogne et obtenir de bon fourrage.

A la faux ou à la faucheuse, on coupe l'herbe aussi près de terre que possible, car c'est le pied qui fait la quantité. Etendu dès que la rosée est dissipée, le foin est mis en *meulons* (petits tas) le soir même. Il se produit pendant la nuit une fermentation qui facilite le fanage du lendemain. Généralement le foin est rentré le deuxième jour, avant sa dessiccation complète. Trop sec, il est cassant, fermente mal et a perdu de sa qualité : mal sec, il moisit, sent mauvais, répand une poussière blanche et vaut moins encore.

Les fenils sont souvent trop petits pour recevoir toute la récolte des fourrages. On peut suppléer à cet inconvénient en établissant des meules montées en dehors des bâtiments.

Lorsqu'on veut installer une meule en plein air, on choisit une terrain sec et l'on creuse une rigole tout autour de l'emplacement, sur lequel on dépose quelques fagots. Une pièce de bois, plantée en terre, sert d'axe et de point d'appui. On entasse le foin par lits en le foulant fortement. La meule a une forme cylindrique; elle se termine par une partie conique recouverte d'un toit de paille.

Le fourrage d'une meule bien faite est aussi bon que celui qui est entassé dans les maisons, meilleur que celui qui séjourne sur les écuries ou étables.

Les presses à fourrages réduisent le foin à un très faible volume et le transforment en balles ou bottes faciles à loger dans les fermes ou à expédier à de grandes distances.

L. et J. MAGNIN.

RÉCITATION

Degré moyen.

La toilette des petits oiseaux.

Quand l'aurore vermeille
A brillé dans les cieux,
Le jeune oiseau s'éveille
Et chante tout joyeux ;
C'est la douce prière
Qu'il sait offrir
A Dieu dont la lumière
Vient nous ravir.

Secouant de son aile
Le plumage brillant,
Bien vite il le démêle
Du bec le nettoyant.
Sa toilette s'achève
En un instant,
Puis dans l'air il s'élève
Propre et content.

Ce que sait si bien faire
Un tout petit oiseau,
Près du nid de sa mère,
Au sommet de l'ormeau,
L'enfant docile et sage
Sans hésiter,
Doit avoir le courage
De l'imiter.

Qu'à son réveil il prie
Dieu qui veille sur lui,
Et qu'il le remercie
De son céleste appui.
L'oiseau qui n'a pas d'âme,
Chante au Seigneur,
L'enfant que Dieu réclame
Lui doit son cœur.

Et quand l'aube colore
Le ciel d'un jour nouveau,
Prenant exemple encore
Sur le petit oiseau,
Enfant, garde l'usage
De bien laver
Ton doux et gai visage
A ton lever !

(Comm. de Mlle A. MAYOR.)

Degré supérieur.

Le coucher du soleil.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans un brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

LAMARTINE.

DICTÉES SUR L'ACCORD DU VERBE

Deux frères.

Nous allions ensemble à l'école : nous revenions ensemble à la maison ; le matin, je portais le panier parce que nos provisions le rendaient lourd ; c'était lui qui le portait le soir. Toujours nous faisons cause commune. Je ne le laissais point insulter et lui, quand j'avais quelque affaire, m'apportait résolument le secours de ses petits poings. Si j'étais au pain sec, il savait bien me garder la moitié de ses noix et la moitié de sa moitié de pomme. Une fois, il vint à moi en pleurant et pourtant il m'apportait un morceau de sucre, une grappe de raisin et quelque morceau de rôti. Je m'informai de ce qui le faisait pleurer : « Ah ! me dit-il, la soupe était si bonne, mon frère ! »

L. VEUILLOT.

QUESTIONS.

- 1^o Expliquer les mots *provisions*, *résolument*, et l'expression *faire cause commune* ;
- 2^o Donner le contraire de *lourd*, de *léger* et *insulter* ;
- 3^o Mots de la même famille que *sucré* ;
- 4^o Analyser grammaticalement : *une fois, il vint à moi en pleurant.*

Le limaçon et le ver luisant.

Le limaçon et le ver luisant habitaient ensemble un tertre. Ils étaient bons amis quoique le ver fût un peu vaniteux. Il ne se lassait pas de parler de lui-même et de célébrer son mérite : « Mon pauvre camarade, disait-il une fois à son voisin, je plains ton sort. Personne ne fait attention à toi. Le jour, tu passes inaperçu sous les herbes ; à l'approche de la nuit, tu rentres dans ta coquille et toute ta joie est de dormir. Moi, j'ai des heures de gloire : dès que la nuit arrive, je brille d'un vif éclat. L'homme lui-même s'arrête pour m'admirer. » — « Il n'est que trop vrai, murmure mélancoliquement le limaçon, que j'ai un destin triste et obscur. Ta vie à toi est bien heureuse. » Comme ils devisaient de la sorte, une troupe d'écoliers envahit la colline. « Un ver luisant ! » criaient-ils. Le ver ne se sentait pas de joie. Court fut son triomphe. Un bambin le prit et l'écrasa entre ses doigts.

QUESTIONS.

- 1^o Signification des mots *tertre*, *vaniteux* ;
- 2^o Synonymes de *devisaient* ;
- 3^o Analyse grammaticale : « *Un vert luisant !* » *criaient-ils* ;
- 4^o Accord de *habitaient* (règle).

(Manuel général.)